

## Le 4<sup>e</sup> Festival international du film sur l'art

Léo Bonneville and Patrick Schupp

Number 123, January 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50806ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

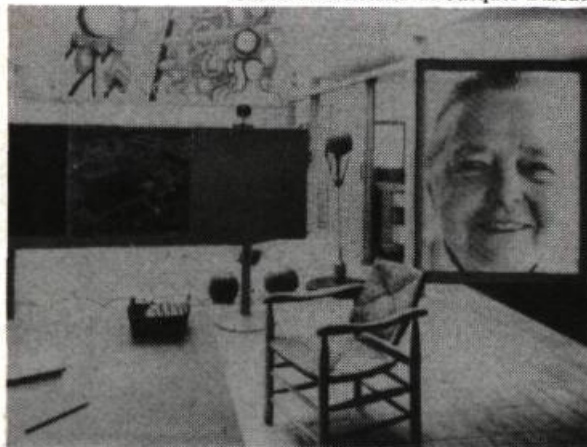
Bonneville, L. & Schupp, P. (1986). Le 4<sup>e</sup> Festival international du film sur l'art. *Séquences*, (123), 38–39.

## Le 4e Festival international du film sur l'art

peinture et architecture

On se pressait pour entrer dans la salle de la Cinémathèque québécoise. L'assistance était fidèle tous les soirs. Des spectateurs gagnés à l'art venaient apprécier les films programmés. Il y en avait sous divers aspects: musique, photographie, design, mode, danse, cinéma, artistes. En tout, 113 oeuvres partagées entre le film et la vidéo. Parmi ces oeuvres, 44 entraient dans la compétition. Qu'importe. Celles que nous avons vues témoignent d'une qualité indiscutable. Deux points retiennent l'attention dans l'appréciation d'un film sur l'art. De quoi ou de qui il parle et de la façon dont il en parle? Il s'agit toujours de l'oeuvre de quelqu'un et comment elle est présentée. Voilà les deux pôles qui constituent l'intérêt d'un film sur l'art. Par exemple, *Charlotte Perriand: créer l'habitat du XXe siècle* (Jacques Barsac), quel film brillant! Au lieu de nous présenter, dans un fauteuil, l'artiste qui a travaillé avec Le Corbusier, le cinéaste la projette dans l'espace et la fait apparaître aussi bien sur un mur que sur un bureau, dans des formats variés. Ainsi donc Charlotte Perriand participe à l'habitat,

Charlotte Perriand de Jacques Barsac



haut lieu de son travail. Ainsi de *Water Garden* (Ken Harrison). Nous voici à Forth Worth, au Texas. Il faut avoir vu ce qu'était auparavant ce lieu abandonné pour découvrir avec quelle ingéniosité Philip Johnson a su créer un environnement aquatique où les jeux de l'eau prennent les formes éphémères d'un art toujours recommencé. Nous passons d'un espace délétère à un parc limpide et rafraîchissant situé à l'ombre des gratte-ciel. D'autre part, Leni Riefenstahl nous transporte dans le Soudan (*The South-East Nuba*) pour assister à des sports, à des danses mais surtout pour admirer les peintures tracées sur les corps des participants aux festivités. Quel travail de précision et d'harmonie que chaque homme effectue sur son propre corps pour y donner un air de fête! Quelle découverte que celle du *Grand Central* (Julius Potocnsny). Le réalisateur a su découper la gare de New York pour nous en faire saisir toute la richesse architecturale et décorative.

Parmi les hommages rendus à des cinéastes de films sur l'art, l'oeuvre de Jean-Louis Fournier est venue nous rappeler deux influences majeures: le Bauhaus et la révolution mexicaine. D'abord le Bauhaus (*Le Bauhaus*). Fondé en 1919 par Walter Gropius, Albert Flocor, ancien élève, nous raconte les avatars de cette institution et la disparition des artistes les plus marquants avec la venue d'Adolf Hitler. Quant à la révolution mexicaine (*Art et Révolution au Mexique*), elle a fait surgir Orozco, Rivera et Siqueiros qui ont fait renaître un art populaire marqué par la présence dans de larges murales de divers thèmes sociaux et politiques. Jean-Louis Fournier nous a fait apprécier les peintres viennois Egon Schiele (frère pour ainsi dire de Soutine) et Gustav Klimt, tous deux participants au groupement de la Sécession.

Ces quelques rappels de films attestent combien ce Festival est d'une grande utilité. Il permet à un public toujours plus nombreux de visionner des films qu'il n'aurait pas l'occasion de voir et lui donne le loisir d'entrer, pour ainsi dire, dans l'intimité d'artistes et d'oeuvres qu'il n'aurait pas également l'occasion de connaître aussi bien. C'est pourquoi il faut remercier grandement les organisateurs de cette manifestation. (Il faut signaler la magnifique exposition sur le dessin animé en Hollande qui donnait le plaisir non seulement de découvrir les artistes des Pays-Bas, mais de constater comment s'effectue avec minutie leur travail.) Nous attendons donc avec confiance la 5e édition du Festival international des films sur l'art.

Léo Bonneville

## musique et danse

J'aime la musique et la danse. En assistant aux différentes projections relevant de ces thèmes, j'ai immédiatement réalisé que le ramage ne correspondait guère au plumage. En effet, sur le programme, certaines présentations, au titre alléchant, me faisaient déjà anticiper le plaisir avec délectation. Hélas! *La Favorite*, opéra de Bellini, et filmé par les soins de Patrice Bellot pour l'O.R.T.F. ne fut pas présenté; le documentaire sur la pianiste Lili Kraus, déjà maladroit, était en plus gâché par une bande sonore absolument inaudible (ce qui est un peu gênant quand madame Kraus tente d'expliquer, en jouant, un point d'interprétation particulièrement délicat); quant à *Colin McPhee: The Lure of Asian Music*, les cadrages (ou la projection) étaient si mauvais que je suis parti avant la fin. *Gilbert and Sullivan in Stratford*, de Milca Gilson, nous montre Brian MacDonald en train de faire répéter *The Mikado*, *The Gondoliers* et *Iolanthe*. C'est un peu mieux, mais cette fois-ci, le message passe mal, et on dirait que MacDonald a commandité le film. Or, il est loin du génie, beaucoup s'en faut! Le génie, en revanche, éclate avec le très beau film consacré à *Carolyn Carlson*, réalisé en France par André Labarthe. Le pourquoi, le comment et le avec qui sont tour à tour évoqués, et finalement noués en une synthèse chorégraphique éblouissante. Du grand art. *Le Balanchine* de Merrill et Brockway suit l'itinéraire spirituel du grand chorégraphe, dégage les lignes de force de son art, traduit une plastique absolument unique dans son genre, et fait, en plus, la synthèse saisissante de ses ballets les plus célèbres. On y voit aussi Balanchine dirigeant Baryshnikov et surtout Vera Zorina que les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent peut-être pas, mais qui demeura longtemps l'une des interprètes les plus célèbres du style Balanchine. Les 116 minutes passent trop vite, ce qui est bien la preuve que, quand on a quelque chose à dire, et que les images sont justes, vraies et belles, le temps ne fait rien à l'affaire.

Et c'est devant des micros et des scènes chinoises que nous retrouvons Maureen Forrester. Claude Corbeil et Claude Savard (*Singing: a Joy in any Language*, de Maica Gillson et Tony Tanzelo, réalisé pour le compte de l'Office national du film) d'une part, et les Grands Ballets Canadiens (*First stop, China*, de John Smith, toujours pour l'O.N.F.).



First Stop China de John N. Smith

Le rôle de l'O.N.F. comme conservateur des grands moments canadiens dans le domaine des arts, chez nous et à l'étranger, n'a jamais été plus apparent qu'ici. Technique simple, sans prétention, mais cernant bien le sujet, mieux même dans le cas des chanteurs que des danseurs. En effet, avec les Grands Ballets, on nous offre un montage parallèle sur la vie quotidienne en Chine qui, non seulement n'apporte rien au film, mais encore l'alourdit et ne nous apprend pas grand-chose. Le seul moment vraiment étonnant à tous les points de vue était l'interprétation du ballet chinois dansé par la compagnie sous la direction de madame Zhang Yu Yi, venue spécialement de Chine pour en régler la chorégraphie.

Finalement, l'imposant documentaire en deux parties de Vincent Tovell et Eric Till sur *Glenn Gould*, réalisé en hommage au pianiste disparu. Je l'avais déjà vu à la télévision de Radio-Canada, et je reconnais que les deux journalistes ont fait là oeuvre de sincérité, d'amour et d'intelligence, l'un s'attachant au pianiste et au technicien, l'autre tentant de trouver l'identité et les motivations de l'homme et du musicien face à son art. Oeuvre de marque pour un génie méconnu, caché derrière ses légendes, ses mythes, ses mitaines et ses bancs de piano. Une oeuvre émouvante et drôle, indispensable à la compréhension affective de l'un des plus grands interprètes de notre époque.

Patrick Schupp